



LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES ET CULTURELLES

APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE APPLIQUÉE AU CORPUS DES MÉMOIRES ÉCRITS DÉPOSÉS DANS LE CADRE DES COMMISSIONS D'ÉTUDES

Martin FILION

Doctorat en formation régionale, Université du Québec à Chicoutimi

INTRODUCTION

Les mots ne sont pas neutres; ils en disent long sur leurs origines, ils ont une histoire, ils doivent parfois lutter pour conserver leur identité (Winnicott, 1988). Les mots n'existent pas de par leur simple et seul pouvoir d'exprimer une idée; ils expriment une idée qui présente un sens. Autrement, le dictionnaire regorgerait de ses mots vides de sens. Le vocabulaire inuit par exemple, dispose d'une gamme élargie de termes désignant les multiples nuances de blanc de la neige. Les différents vocabulaires techniques se construisent également selon la réalité éprouvés dans les champs d'interventions qui leurs deviennent respectifs. Les mots ne naissent pas de rien; ils ont des parents, de la famille proche, un corpus d'appartenance. Les mots dérivent d'autres mots préexistants mais parfois, se déforment par l'épreuve du temps et par la pratique du langage. Ils acquièrent parfois, une véritable spécificité. En fait, plusieurs d'entre eux deviennent orphelins. La simple étude des langues mortes en tant qu'albums de familles suffit à rendre compte du processus d'élaboration des langues modernes, avec leurs lexiques propres et en constante évolution. Les mots finissent en fin de compte par marquer une véritable appartenance culturelle. Habermas le mentionne à plusieurs reprises dans ses ouvrages; la connaissance porte en elle, les conditions propres de sa production. Les expériences, le langage utilisé sont indissociables de la connaissance produite. D'un point de vue herméneutique, la compréhension des savoirs nécessite une compréhension du sens qu'on leur donne et antérieurement, du langage utilisé dans la production de ces savoirs et du contexte de leur production.

Relativement à l'étude générale des phénomènes sociaux, les représentations sociales et culturelles agissent à la fois en tant que facteur de cohésion et de différenciation, selon que les individus et les groupes adhèrent à des éléments communs ou différents (Moliner, 1996). Elles confirment et renforcent dans les dialectes ou dans une quelconque forme de *digitalisation* (Sanner, 1999), des appartenances culturelles communes ou divergentes mais également, des prises de position. Les représentations sociales et culturelles jouent en ce sens, un rôle majeur à la fois dans la structuration du cadre culturel d'une société et dans la dynamique des acteurs.



Considérant la théorie des champs sociaux, les représentations sociales et culturelles deviennent la courroie de transmission par laquelle d'une part, la société produit son héritage culturel et le façonne continuellement et d'autre part, cette société puise dans cet héritage afin d'orienter son organisation perpétuelle. Les éléments sociaux des représentations interviennent principalement en réaction à une situation récente, nouvelle, inédite, temporaire. Ces éléments appellent à l'action, à la réaction, à l'intervention. Les éléments culturels présentent pour leur part, une certaine permanence, une latence. On y trouve entre autre, des valeurs profondément ancrées et transmises de par les générations. On ne peut considérer distinctement une frontière entre ces deux types d'éléments de représentations mais une zone diffuse d'échanges. Les événements ponctuels, bien qu'ils puissent prendre une telle ampleur qu'ils parviennent à changer le cours de l'histoire, n'ont de manière isolée, que peu d'influence sur la culture d'une société, sur ses valeurs profondes. Toutefois, la répétition prolongée dans le temps peut finir par produire des changements.

S'inspirant des travaux de la cybernétique, on peut considérer la société avec ses institutions et ses formes diverses d'interactions, comme un intermédiaire entre l'individu et le champ de la culture. Le rapport de l'individu à la *mémoire du monde* implique le recours à des mécanismes dits socio-culturels. Bien qu'on reconnaisse la culture comme une construction en perpétuelle évolution, les mécanismes d'accès à cette dernière ne nous permet généralement de l'observer qu'à partir d'un point de vue à la fois. La culture d'un groupe, d'une société, est celle de tous les individus qui y réfèrent et l'alimentent. Elle est à la fois celle des employés et des cadres d'une même entreprise, celle des citoyens et des élus d'une même ville, celle des jeunes et des vieux d'une même époque ou celle d'individus qui bien qu'ayant appartenu à des époques différentes, ont participé au progrès d'une nation commune.

La réalité d'un groupe social ne sera jamais celle des autres et encore moins celle de tous les autres. Chacun occupe une position distincte dans le vaste système social et entretient un rapport particulier à la culture, conditionné par sa réalité propre. Les représentations sociales en tant que mode de construction et d'expression d'un savoir qui aspire à devenir universel, agissent à la manière des pièces d'un casse-tête. Désormais, la rationalité ne relève plus d'une conscience monologique construite par un ensemble restreint de maîtres à penser mais s'édifie au fil des constructions et déconstructions issues de pratiques délibératrices entretenues dans la communauté, où les multiples directions individuelles parviennent à donner un sens commun.

Le présent ouvrage propose une incursion dans ce vaste champ d'étude qu'est celui des représentations sociales et culturelles. Surtout, cet ouvrage présente une approche méthodologique adaptée à l'analyse de mémoires écrits et utilise à titre de cas d'exemple, les mémoires déposés dans le cadre de la récente Commission Coulombe.



1. Théorie

L'étude des représentations sociales et culturelles relève de la sociologie ; une science que l'on considère généralement inexacte. Tout comme pour d'autres sciences considérées également ainsi, la complexité contribue grandement à faire de la sociologie, une science qui échappe à l'élaboration de théories explicatives d'une fiabilité absolue. Au surplus, la sociologie ne cesse de devoir s'adapter à une réalité en constante évolution.

Des champs d'étude tel que celui des représentations sociales et culturelles doivent inévitablement recourir à des instruments d'analyse qui admettent le caractère inexact ou du moins, incomplet d'une science ainsi considérée. L'usage des sciences de la probabilité demeure à ce jour, un incontournable dans l'étude des systèmes d'idées construits et entretenus socialement. Toutefois, relativement à une telle approche générale, l'analyse des systèmes d'idées ne peut espérer accéder à un degré élevé d'explication des phénomènes d'ordre sociologique ; elle doit généralement se restreindre au niveau descriptif.

1.1. Les représentations sociales et culturelles en tant que systèmes d'idées

Le rapport que l'homme entretient à son environnement social et par lequel il se fonde une opinion est essentiellement de nature cognitive (O'Riordan, 1981). À cet effet, on décrit les représentations sociales comme des « ensembles de connaissances, attestées ou illusives, relatives à l'environnement des individus » (Moliner, 2001 : 8). En outre, on dit des croyances liées aux expériences personnelles, qu'elles obtiennent une valeur accrue en ce sens qu'elles offrent à l'individu, un cadre de référence lui permettant d'appréhender la réalité (Mugny, Quiamzade et Tafani dans l'ouvrage sous la direction de Moliner, 2001). De manière plus spécifique, les représentations sociales se définissent comme des « formations cognitives socialement produites, et par suite socialement différenciées » (Flament et Rouquette, 2003 : 13). Le caractère social des représentations prend une grande importance en ce sens que ces dernières sont autrement que le fait d'un seul individu. On distingue en ce sens, deux conditions d'existence d'un objet de représentation sociale; l'objet doit assurer une fonction de concept pour la plupart des individus et constituer une référence répétée au sein des communications inhérentes à une unité sociale (Tyrlik et Macek dans l'ouvrage sous la direction de Garnier et Doise, 2002). Les individus pour leur part, ne font qu'adhérer à ces formations déjà produites.

L'homme construit sa réalité des objets par le primat de la représentation (Gendron C. et Dumas B., 1999). Cette construction virtuelle (en tant qu'espace potentiel) consiste selon les mêmes auteurs, en un exercice de subjectivation. On considère implicitement, que la représentation appartient à la sociologie. D'ailleurs, la représentation sociale repose sur un processus par lequel toute société construit la réalité qu'elle éprouve, afin de se l'approprier, de l'affronter, de la dominer ou de s'en accommoder (Flament et Rouquette, 2003). Les représentations sociales sont



produites et engendrées de manière collective (Moscovici selon Moliner, 1996), en évaluant ce qui est *sacré* (hiératique).

La science constitue également un type de représentation procédant essentiellement de l'objectivation. On dit à ce sujet, que la révolution scientifique du 17^e siècle a inscrit un changement majeur dans les représentations de l'homme à l'égard de la nature. Dès lors, notre rapport essentiellement symbolique et intellectuel à la nature initia une première phase de rationalisation par les mathématiques et par le fait-même, offrit une nouvelle vision mécaniste du monde. Les deux types de représentation que l'on considère objectif ou subjectif, n'existent pas de manière mutuellement exclusive mais dans un lien de complémentarité où chacun parvient à confirmer son rôle. Considérant l'ensemble des réflexions sur le concept de rationalité appliqué aux théories de l'action sociale, on considère que l'activité représentationnelle demeure de manière générale, rationnelle, expressive et normative. On peut référer à cet effet, aux réflexions de Habermas (1987) portant sur l'agir communicationnel. On considère en effet que l'activité représentationnelle explique et présente les motifs, qu'elle donne forme aux objets et qu'elle en fait une référence. Elle leur donne également un sens et une norme. La formation des représentations sociales repose en somme, sur des processus de catégorisation hiérarchiques, sur un classement selon une échelle, d'objets, de personnes et autres... Cette formation repose sur deux processus de renforcement que sont l'ancrage et l'objectivation (Moliner, 2001).

Les représentations sociales passent par des processus de construction et de renforcement. Les processus de construction des représentations sociales s'élaborent à travers le schème des opérations de la conscience intentionnelle (Angers et Bouchard, 1990). La représentation sociale pouvant se traduire de manière préalable par la réalité dans l'œil de l'observateur, cette réalité n'en demeure pas moins le reflet d'une connaissance préalablement acquise, une réalité transmise par voie de communication. D'ailleurs et tel que présenté par Sanner (1999), le miroir présente une excellente métaphore des processus de transmission des idées. L'auteur mentionne en ce sens que le reflet du miroir transmet à la fois l'image et les imperfections du transmetteur. Le miroir comporte parfois des taches, parfois une déformation, parfois une teinte dans sa vitre. Certains peintres célèbres atteints de troubles de la vision dont Monet par exemple, sont parvenus à transmettre une perception unique de la réalité. En outre, le miroir ne présente qu'une façade d'un objet à la fois et en ce sens, le reflet de l'objet ne peut jamais être l'objet dans son intégrité.

1.2. Les déterminants sociaux des formations représentationnelles

Les sociétés évoluent à travers un ensemble de tensions et de contraintes produites par l'environnement socio-politico-économique. En ce sens, on considère l'action sociale en tant que système d'éléments interdépendants (Rocher, 1992). On distingue certains types de déterminants à l'origine de toute action prise par un individu ou par un groupe; soit les intérêts, les besoins, les émotions et les passions;



les valeurs et l'habitus (Dieu, 1999). Ces motifs prennent une multitude de formes. On distingue par exemple les désirs que l'on associe à l'individualisme et la valeur que l'on associe à la coopération (Angers et Bouchard, 1990). Plusieurs motifs sont énoncés clairement dans la mission des organismes. Les individus adhèrent à ces organismes, dans la poursuite de motifs avoués et non avoués. Par exemple, certains poursuivent des intérêts liés à un projet de carrière. Un tel comportement est typique du phénomène « d'entrepreneurship politique » selon lequel certains groupes maintiennent des organisations en dépit du fait qu'elles demeurent visiblement latentes (Hardin, 1982). Plus près des préoccupations relatives à la présente étude, les représentations sociales et culturelles en tant que principe de prise de position, interviennent à la fois en tant que facteur de cohésion entre les individus et au sein des groupes qui partagent des éléments communs, et de différenciation chez ceux qui adhèrent à des éléments différents (Moliner, 1996) tels qu'on en retrouve dans les thématas. On reconnaît toutefois à ces derniers éléments que sont les thématas, un rôle de stabilisation des classes d'argumentation (Moscovici S. et Vignaux G. selon Rouquette M.-L., 1998).

On trouve dans la structure des représentations sociales, des éléments dits *descriptifs* et d'autres éléments *prescriptifs* (Bourgeat dans l'ouvrage sous la direction de Garnier et Doise, 2002). D'ailleurs, la relation étroite entre les représentations sociales et les pratiques sociales a déjà été démontrée. Malgré le caractère prescriptif des représentations sociales, ces dernières n'excèdent pas le stade de la connaissance rationnelle tel que décrit par Angers et Bouchard. Bien qu'elles renferment plusieurs types d'éléments dont les attitudes, nulle mention n'est faite à propos des comportements (Flament et Rouquette, 2003). Les représentations sociales deviennent en outre, des guides à l'action (Abric, 2003). D'ailleurs, Garnier et Doise soulignent bien la distinction au plan social, entre représentation et pratique.

On définit l'idéologie classique comme un *système d'idées, d'attitudes, de croyances et de représentations constituant un savoir organisé sur la société* (Gaffié et Marchand dans l'ouvrage sous la direction de Moliner, 2001) ou simplement un système global de représentations apte à orienter l'organisation et la progression d'une société (Fortier, 1997). Les représentations sociales constituent également des systèmes d'idées, d'attitudes et de croyances (Flament et Rouquette, 2003). Les systèmes idéologiques présentent pour leur part, un état relativement stable et permanent (Rocher, 1992). D'ailleurs, on considère celles-ci comme des répertoires générateurs dont on fait usage dans les constructions sociocognitives (Flament et Rouquette, 2003). Les systèmes idéologiques offrent une explication dite *rassurante* et *éclairante* à une situation donnée. L'idéologie rejoint un ensemble d'individus partageant des intérêts individuels et collectifs communs; et propose une action mobilisée apte à établir une certaine sécurité ou à libérer la colère (Rocher, 1969).

Dans l'esprit de Marx, l'idéologie se réduit en la vision du monde soutenue par la classe dominante, à une époque donnée (Mendras et Étienne, 1996). L'idéologie devient dans ce cas, un objet de domination, une forme de racisme liée à l'intelligence par laquelle les dominants justifient leur position et les privilèges qui s'y rattachent, en vertu d'une présumée forme de supériorité (Bourdieu, selon Accardo et Corcuff, 1986). Comme l'économie devenait pour Marx, le facteur déterminant l'évolution de toute société, elle en devenait également un facteur influent de tout mode de pensée



dominant. Pour sa part, Weber considérait une telle conception comme réductionniste et inapte à rendre compte de la diversité des phénomènes sociaux (Fortier, 1997). Les phénomènes sociaux reposeraient dans l'esprit de Weber, sur des déterminants de nature économique mais également politique et culturelle.

Les quelques derniers siècles ont vu l'espace de production culturelle s'élargir et devenir accessible à l'ensemble de la société. Des formations idéologiques construites en vase clos par quelques élites dominant les divers champs sociaux aux systèmes d'idées issues du monde vécu, les représentations sociales et culturelles ont acquis la qualité de formations issues des phénomènes sociologiques. Dans les textes de J. Habermas (1993), l'*espace public* constitue un espace de médiation entre la société et l'État ; laquelle médiation participe à la formation de l'opinion publique. La *discussion* entre les divers acteurs occupe un *espace public* rendu possible par un rapprochement suffisant des positions des acteurs entre elles, pour qu'on puisse envisager une issue profitable à l'une et l'autre des parties. Considérant un système de positions divergeant au-delà d'un certain seuil, le débat cède la place à un état d'*indiscussion*. L'ouverture de l'*espace public* dans les sociétés démocratiques n'est intervenue qu'au cours du 17^e siècle, alors que les commerçants issus de la classe bourgeoise mettaient en œuvre, des moyens de communiquer entre eux et avec les élites de la classe dirigeante. Par la suite, l'*espace public* est devenu accessible à l'ensemble de la société (Habermas, 1993). L'arrivée de l'imprimerie, celle des médias de masse et l'accroissement des pôles urbains ont pour leur part contribué à l'élimination des frontières culturelles entre les régions et entre les nations. Ces conditions combinées à une libéralisation de la société ont également fait éclater les frontières de la pensée. On assiste alors, à l'émergence de la société de masse (Rocher, 1992). Les mouvements sociaux déjà présents ou en émergence peuvent désormais prendre de l'envergure. Ce phénomène présenterait dans certains cas et de plus en plus, les conditions propices à l'*indiscussion*; des conditions selon lesquelles les mouvements d'opposition et de contestation tendent à s'inspirer de positions extrémistes.

1.3. L'idéal-type en tant que fondement représentationnel directeur

La poursuite d'un idéal ou d'un simple objectif nécessite au préalable, la construction d'un résultat recherché dans la pensée. On distingue en ce sens, le travail produit par l'homme de celui produit par les autres espèces animales (Blais, 1980). L'araignée qui tisse sa toile par exemple, n'a aucune idée du résultat final. En revanche, le tisserand travaille dans la poursuite d'un résultat espéré, d'un plan, d'un modèle. En ce sens, toute action humaine telle qu'on l'entend ici procède d'une construction préalable de l'esprit, d'une incorporation de modèles et enfin, d'une représentation.

La compréhension des mouvements idéaux passe comme pour celle des faits sociaux, par l'identification et la recherche d'un idéal type (Fortier, 1997). Dans l'esprit de la pensée de Max Weber, les concepts ne peuvent et ne pourront jamais rendre compte de la réalité dans toute son entièreté. D'ailleurs, les concepts n'ont



aucunement pour fin d'y parvenir. L'élaboration de ces derniers demeure en outre, fonction d'une logique-type. Ainsi par exemple, la logique de l'économiste diffère de celle du sociologue et l'idéal-type est appelé à rendre compte de la logique dissimulée derrière toute action sociale. L'inaptitude des systèmes d'idées à établir un consensus repose non seulement sur le fait que la vie sociale présente un ensemble de logiques-types différentes entre elles mais également et surtout, de systèmes de valeurs différents (Dieu, 1999).

Si les systèmes d'idées se construisent à travers des processus sociologiques, les individus y adhèrent davantage selon leur condition sociale que par choix (Gaffié et Marchand dans l'ouvrage sous la direction de Moliner, 2001). On les considère en fait, qu'en tant que simples réceptacles passifs d'un corpus idéologique déjà formé. La notion d'idéal-type de Max Weber offre une approche permettant d'aborder les courants idéaux selon la logique qu'ils sous-tendent. On distingue en ce sens, l'action traditionnelle, l'action affective, l'action rationnelle en valeur et l'action rationnelle en finalité (Fortier, 1997). On considère de surcroît que la position sociale induit dans l'esprit des acteurs en cause, une théorie donnée sur le réel (Boudon, 2001). Ce phénomène réfère à ce que Boudon appelle l'effet de position. On dit de l'époque moderne qu'elle est marquée par une différenciation de plus en plus importante des champs culturels (Dieu, 1999). Max Weber avait déjà remarqué une distinction entre les champs scientifique, moral et esthétique. À cette différenciation des champs culturels se superpose une différenciation des champs sociaux (politique, économique, juridique, ...). Cette différenciation à paliers multiples n'est pas sans accroître l'effet de position sociale dont il est question plus haut.

D'autres phénomènes interviennent dans l'adoption d'une logique directrice. Par exemple, on peut préférer une théorie à une autre pour des raisons axiologiques plutôt que cognitives, parce que si une théorie doit être vraie, elle doit également être utile. La théorie de la dépendance économique et de l'assujettissement des pays d'Amérique latine envers les Etats-Unis est un excellent exemple en ce sens. Bien que d'autres théories tendent à expliquer le phénomène de sous-développement dont souffrent ces pays dits périphériques, on tend généralement à accorder une plus grande attention à l'explication reposant sur un système d'échange inégal plutôt que sur la déficience des structures politiques et institutionnelles des pays sous-développés. Outre les effets de position et axiologique, on observe des effets dits de Scheler désignés par ce dernier comme le phénomène de ressentiment qu'éprouve l'acteur envers l'objet qu'il évalue; et les effets combinés.

Si les logiques assument un rôle explicatif encadrant l'action sociale, il se trouve un type de fondement qui se rapproche davantage de l'idéal-type ou de la finalité; un type de fondement autrement qu'instrumental mais expressif. Les valeurs remplissent ce rôle de fondements expressifs en ce qu'elles orientent l'action vers un idéal qui ne peut jamais être atteint. On considère qu'une « valeur se situe, dans l'ordre de l'être, entre le besoin et la réponse concrète » (Jacques F. dans l'ouvrage sous la direction de Laflamme, 1982 : 5). De manière plus palpable, « les valeurs sont des qualités que nous attribuons aux réalisations personnelles et sociales; ce sont des qualités morales qui leur confère leur authenticité auxquelles on se réfère pour les apprécier » (Angers et Bouchard, 1990 : 82). Une valeur doit également, s'inscrire dans la poursuite d'un « plus être ». L'étymologie du terme valeur renvoie à l'idée de



santé, d'être bien portant (Blais, 1980) et donc, à celle de disposition ou de prédisposition. À quoi sert la santé sinon à assurer l'existence du «soi» dans un environnement instable; à assurer sa propre capacité d'adaptation? À quoi correspond la santé sinon à l'équilibre et tel que soulevé par Blais (1980), à la capacité de remplir certaines fonctions?

On dit souvent que les valeurs sont personnelles à chacun. La société a pourtant besoin pour bien fonctionner, de valeurs communes et partagées. Cette notion de valeurs communes et partagées nous ramène à la notion de culture. Pour Guy Rocher et en référence à Taylor, la culture désigne «l'univers mental, moral et symbolique, commun à une pluralité de personnes, grâce auquel et à travers lequel ces personnes peuvent communiquer entre elles, se reconnaissent des liens, des attaches, des intérêts communs, des divergences et des oppositions, se sentent enfin, chacune individuellement et toutes collectivement, membres d'une même entité qui les dépasse et qu'on appelle un groupe, une association, une collectivité, une société» (Boudreault, 2004). La notion de valeurs implique de plus, que certaines idées reçoivent plus de considération que d'autres, qu'un jugement soit posé, qu'un choix ou une décision soit soumis à l'examen de la raison (Angers et Bouchard, 1990).

Les valeurs culturelles en tant que facteurs de positionnement idéologique interagissent d'après les travaux de Max Weber, avec des facteurs dits structurels et de nature autre (Rocher, 1969). De manière plus précise toutefois et selon le même auteur, les valeurs culturelles agissent directement en tant que facteurs de motivation à l'action soutenant le changement ou la résistance. Les valeurs culturelles interviennent à titre de balises du jugement. Elles présentent une hiérarchie entre elles et assurent de ce fait, une justification des choix (Flament et Rouquette, 2003). De par leur nature, les valeurs demeurent stables sur de longues périodes. D'ailleurs, les valeurs que l'on dit souvent nouvelles sont en fait, d'anciennes valeurs auxquelles on donne vie à travers l'idéologie. Ces considérations réfèrent notamment au caractère moral des valeurs (Hardin, 1982) et à la recherche du bien commun (Angers et Bouchard, 1990). Les valeurs jouent ainsi, un rôle de maintien des systèmes idéologiques dans lesquels elles s'intègrent. C'est entre autre aux valeurs que se rattachent les composantes normatives de l'action.

Qu'elle présente un sens au plan économique, social ou environnemental, la valeur fixe dans tous les cas, les balises de l'action. On dit en ce sens que rien n'alimente plus l'action collective et individuelle que la valeur (Thomas dans l'ouvrage sous la direction de Desjeux et Péquignot, 1993). De manière plus concrète, la valeur s'exerce dans un cadre normatif et l'attitude justifie la conduite.

Si les valeurs changent d'une personne à l'autre, elles changent également dans le temps, pour une même personne, une même communauté ou une nation. On distingue plusieurs types de valeurs. On reconnaît entre autres, les valeurs dites circonstanciées. Pour celui qui marche dans le désert, déshydraté, il serait beaucoup plus heureux de découvrir de l'eau que du pétrole. On dit des valeurs constitutives de l'être humain, qu'elles ne sont pas négociables, c'est-à-dire qu'on ne doit jamais les offrir en échange d'une valeur économique ou scientifique. On peut toutefois, préférer une valeur constitutive à une autre (Blais, 1983). On distingue les valeurs qualités des valeurs instruments. Les valeurs qualités font partie d'une première catégorie de



valeurs que l'on considère essentielles au bon fonctionnement de la société. On trouve également dans cette première catégorie, les valeurs constitutives de l'être humain, les valeurs absolues et les valeurs fins. Une deuxième catégorie comprend les valeurs instruments et les valeurs moyens.

La valeur moyen est autrement qu'un simple outil assujetti à une valeur qualité. Si elle l'est, ce n'est que de manière circonstancielle, pour un moment. En outre, la valeur moyen offre parfois une explication à un phénomène social dynamique, quand la valeur fin ne parvient à offrir mieux qu'une simple photographie de cette société. En ce sens, on compare la société à une roue en mouvement. Sur cette roue, les valeurs fins et les valeurs moyens occupent respectivement le sommet de la roue à un moment donné dans l'histoire et le centre de cette roue. Ainsi, lorsque la roue tourne lentement, certaines valeurs fins demeurent plus longtemps au sommet et parviennent en ce sens, à fixer des balises relativement solides et permanentes du progrès social. Toutefois et à l'image de nos sociétés modernes, lorsque la roue tourne rapidement, on doit identifier des repères plus stables (Blais, 1980).

Certaines valeurs moyen deviennent en quelque sorte, l'essence de l'action orientée vers une fin mais également la même essence qui pourrait orienter vers une autre fin opposée à la première. Si la valeur fin devient le sens de l'action, la valeur moyen devient souvent le sens du sens. De manière générique et tel que soulevé plus haut, la santé constitue un excellent exemple de valeur moyen qui parvient à donner à la fois un sens à un ensemble de valeurs fins et à leur servir d'instrument. D'autre part, la dynamique sociale des acteurs procède généralement d'un rapport de force entre un ensemble de valeurs particularistes et un autre plus restreint de valeurs universelles. Alors que les premières se manifestent généralement à travers l'ardeur et la passion d'acteurs partiels fortement engagés, les deuxièmes interviennent à une échelle de prise en compte plus importante. Le caractère universel de ses valeurs prend tout son sens dans le consensus et la poursuite du bien commun (Boudon, 2001). Malgré le caractère finaliste évident de certaines valeurs universelles, on les choisit souvent pour des considérations fonctionnalistes. Ceci n'exclut pas toutefois que ce qui accède au collectif doit au préalable, être tenu pour vrai ou digne d'intérêt.

Entre le motif et l'action, les individus et les groupes doivent établir ce qu'ils poursuivent et ce qui se trouve à leur portée. Plusieurs valeurs présentent cette ambivalence selon laquelle elles deviennent à la fois le but poursuivi et le moyen de le poursuivre. Le capital économique, social ou culturel intègre très bien cette ambivalence. L'argent par exemple, symbolise à la fois une valeur fin en ce sens qu'il donne plus de pouvoir et devient concrètement, l'instrument qui permet de poursuivre une telle fin. Ainsi, les acteurs adoptent un discours qui porte les couleurs du type de capital dont ils disposent puisque ce capital constitue l'instrument qui leur permet d'agir et de maintenir un certain statut d'autorité dans le champ social qu'ils occupent (Bourdieu, selon Accardo et Corcuff, 1986). On peut bien reprocher aux dirigeants d'une grande entreprise d'adopter une vision purement économique, le militant utilise également un discours qui lui est propre et le leader politique justifie généralement ses actions sur la base de valeurs civiques. Il suffirait que la démocratie perde son caractère noble pour que le leader politique que l'on considère souvent



comme un leader charismatique, se voit remplacé par un quelconque dictateur imposé par la force.

L'étude des représentations sociales et culturelles repose sur une diversité d'approches qui considèrent de multiples formes de médias. L'art visuel, la musique, les débats oratoires et les productions écrites ne sont que quelques uns des médias qui permettent d'exprimer des contenus de représentations. Aussi, pour des fins de démonstration, on se limitera à l'étude d'une forme particulière de médias. On retient par exemple, le mémoire écrit présenté dans le cadre d'une commission d'étude, comme une forme particulière qui permet la libre expression de contenus de représentations à travers un exercice démocratique. L'écriture d'un mémoire demeure accessible à tous ; il ne requiert la maîtrise d'aucune technique, ni aucune préparation particulière. Également, le contenu écrit d'un mémoire se prête facilement et directement à de multiples traitements d'analyse tels qu'on en aborde quelques-uns dans le présent texte.

Les commissions d'études peuvent également donner lieu à des rencontres au cours desquelles les personnes consultées sont invitées à s'exprimer verbalement et à débattre de questions précises. Les contenus auxquels ces rencontres donnent lieu, offrent des possibilités d'analyse qui vont bien au-delà de ce que permet les contenus des mémoires écrits. Ils offrent notamment la possibilité d'étudier l'évolution des idées amenées jusqu'à l'atteinte d'un consensus ou d'un point de rupture. Les réactions de l'assistance et de l'animateur peuvent également faire l'objet d'une analyse. Une telle formule présente toutefois certaines limites. Par exemple, les idées les plus marginales ou les plus controversées risquent de demeurer sous silence alors que les autres idées les plus populaires et les plus partagées profiteront d'une sur-représentation. Aussi, certains acteurs auront tendance à prendre la parole plus d'une fois alors que d'autres, bien qu'ils auraient des choses intéressantes à dire, se contenteront d'assumer un simple rôle de spectateur.

Les contenus écrits relatifs aux consultations font de plus en plus l'objet d'une inscription dans un média électronique qui peuvent être mis en disponibilité sur internet. Il est alors possible de télécharger ces fichiers et de les rendre dans une forme pouvant se prêter aux différentes analyses principalement de nature quantitative. Pour leur part, les formats papier peuvent être numérisés convertis dans un format utilisable, au moyen d'un logiciel de reconnaissance de texte. L'analyse de bandes sonores et vidéos dispose également d'outils de plus en plus efficaces, pour convertir les contenus dans un formats analysable.



2. APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE

2.1. Définition des concepts

2.1.1. Du concept théorique de représentation au concept opératoire

On distingue relativement à la notion de *représentation sociale*, le concept théorique abordé plus haut et le concept opératoire (de Bonneville, 2000). La dimension de l'influence inhérente au concept de représentation mérite une attention particulière. Cette dimension réfère en contexte d'opérationnalisation, au lien causal entre les contenus de représentations et les variables relevant du contexte de leur production ou de manière conventionnelle, aux variables dites indépendantes. À titre d'exemple et en accord avec la théorie marxiste; on retient le statut social des émetteurs, en tant que variable indépendante et apte à influencer les contenus de *représentations sociales*.

L'étude des *représentations sociales et culturelles* ne peut être abordée qu'à partir de leur seule manifestation à travers les processus de communication et particulièrement, à travers celui des communications de masse (Flament et Rouquette, 2003). Il appert d'ailleurs, que les *représentations sociales* ne peuvent être observées que dans le dialogue (Tyrlik et Macek dans l'ouvrage sous la direction de Garnier et Doise, 2002). En outre, les structures sociales d'idées suivent une évolution constante dans le temps et en ce sens, on ne parvient à bien les maîtriser qu'à travers une étude qui considère leur caractère dynamique (Hardin, 1982).

On retient trois types de définitions de la *représentation sociale et culturelle*; l'une descriptive, l'autre conceptuelle et la dernière opérationnelle. On considère d'abord, la représentation comme une manière de voir une partie de la réalité qui se traduit dans le jugement (Gestalt) et dans l'action (langage pragmatique). De manière conceptuelle, la représentation devient un regroupement de connaissances, d'attitudes et de croyances liées à un objet. D'un point de vue opérationnel, la représentation constitue un ensemble d'éléments cognitifs reliés entre eux et qui orientent, voir déterminent des actions, des conduites collectives. Ces trois définitions apportent une distinction quant à la distance prise à l'objet d'étude. À titre comparatif, on peut définir la ville comme une vaste superficie recouverte de constructions. La ville peut être dense, homogène, présenter des discontinuités, être accessible, ... À mesure qu'on s'en approche, on parvient à distinguer les cartiers, les infrastructures routières, les immeubles, ...

La vue d'ensemble comme l'inventaire détaillé mais inconsistant ne peuvent de manière isolée, suffire à rendre compte d'un concept aussi complexe que celui de la *représentation sociale*. Aussi, on considère deux principes dans l'étude de l'architecture de la pensée sociale. On doit emprunter un cheminement qui va du plus labile au plus stable et du particulier au général. Pour reprendre les concepts



théoriques liés à la structuration de la pensée sociale, on considère l'opinion, l'attitude, la *représentation sociale* et l'idéologie comme des concepts de base, reliés entre eux par voie hiérarchique.

En outre, l'étude des représentations sociales sous le filtre général de l'analyse de contenu retient en premier lieu, les idées générales (questions) et l'évaluation (tonalité) de ces dernières (Chartier, 2003). Les propositions comportent en elles, ces deux informations que sont la question et l'évaluation faite de cette dernière. Les propositions contenues dans le texte d'un mémoire ou dans un message verbal font ainsi l'objet d'un classement à l'intérieur d'un système sujet à validation, auquel peuvent s'ajouter d'autres critères (ordre des idées abordées, importance relative, ...).

2.1.2. Du concept d'acteur à celui d'émetteur

Dans la tradition pure du déterminisme social, on considère l'acteur comme un être essentiellement soumis à de multiples pressions qui le contraignent et l'orientent dans son comportement. Dès lors, on doit considérer une prédisposition à l'action qui échappe au libre arbitre du sujet ; une prédisposition reposant notamment sur des facteurs situationnels, patrimoniaux et autres. Autrement, l'individualisme méthodologique tente de comprendre les comportements selon les motivations intérieures du sujet (individu ou groupe) (Campeau, Sirois & Dufort, 1998) et considère ce dernier agir selon une rationalité qui lui est propre tout en demeurant accessible à la compréhension d'observateurs externes. Par leur prégnance, certaines situations typées rendent évidente l'effectivité de phénomènes marqués de déterminisme. Les groupes syndicaux usant de moyens de pression en vue d'obtenir de meilleures conditions de travail et les groupes de parents réclamant des peines plus sévères à l'endroit des pédophiles, constituent des exemples plutôt éloquents de cas de déterminisme social. Les individus composant ces groupes et les groupes eux-mêmes agissent dans la poursuite d'intérêts personnels mais surtout, réagissent aux attentes manifestes et latentes de la société à leur endroit. Il arrive autrement, des situations plus confuses où les comportements deviennent inattendus ; des situations que certains ne parviennent à expliquer autrement que par le libre arbitre du sujet. Toutefois, le libre arbitre ne serait-il pas qu'un concept rassurant ; un concept explicatif temporaire des situations considérées trop complexes ou marginales ?

Le présent article n'a aucunement pour but de soulever un débat sur l'admissibilité scientifique d'une approche plutôt qu'une autre. Il retient toutefois le déterminisme social comme approche théorique directrice du concept d'acteur. Relativement à cette approche, on définit l'acteur en premier lieu, selon la position qu'il occupe sur la vaste trame de la société humaine et les grands ensembles motivationnels inhérents à cette position. Les positions idéologiques auxquelles adhère l'acteur, les moyens qu'il utilise dans la poursuite de ses idéaux et la décision d'entreprendre une action font partie des situations observables dans le cadre d'une étude sur les représentations sociales et culturelles. La décision de réaliser un mémoire écrit dans le cadre d'une commission d'étude et le choix préalable d'une telle option peuvent référer à une situation commune.



En vue de restreindre la portée du concept d'acteur dans une forme pouvant être opérationnalisée dans le cadre d'une étude simple sur les phénomènes représentationnels, on en précise le champ d'action à l'étude. On substitue ainsi au concept théorique d'acteur, celui opérationnel d'émetteur.

2.1.3. Les commissions d'études en tant que formes institutionnalisées de l'espace public

Dans l'esprit de l'agir communicationnel de Habermas (1987), il y a également lieu de considérer une variable intermédiaire telle qu'elle s'inscrit dans un espace de délibérations qui admet l'expression libre des contenus de représentations. Ici, la notion d'espace public tient lieu de concept théorique apte à rendre compte du lien de dépendance entre l'existence d'un contexte social particulier ; soit le fait d'appartenir à un groupe social donné pour suivre l'exemple introduit ci-haut, et celui d'exprimer son adhésion à un ou à des contenus de représentations données.

Ici, les commissions d'étude agissent en tant que formulations de l'espace public qui non seulement permettent la libre expression de contenus de représentations, mais invitent les individus et les groupes à prendre part à un tel exercice. Les commissions d'étude viennent baliser l'espace public en vue de lui donner une forme particulière et bien arrêtée. Celles-ci précisent le sujet de délibérations et les modalités d'expression.

2.2. La forme et la production du contenu

Les mémoires écrits et les enregistrements des débats relatifs à une consultation prennent rarement une forme directement utilisable dans une analyse de contenu. D'abord, en vue de faciliter la participation, les règles de rédaction des mémoires demeurent généralement assez larges. Certains mémoires respecteront rigoureusement les règles de l'art, contiendront une table des matières, des annexes, une lettre de présentation ; alors que d'autres se limiteront presque exclusivement au contenu. Une préparation du matériel devient donc essentielle à lui rendre une certaine standardisation.

Éventuellement, la mise en page, l'utilisation de tableaux, de graphiques, d'images, la police, les marques de soulignement et autres éléments plus ou moins reliés au contenu pourraient également se prêter à la démarche analytique d'ensemble.

Dans leur format électronique, les mémoires dissimulent d'autres informations pouvant présenter une certaine pertinence dans l'analyse de contenu. La date de production peut permettre de déceler les situations de production inspirée d'autres mémoires. L'heure de la dernière mise à jour peut également constituer une donnée pertinente à savoir par exemple, si un mémoire est réalisé sur les heures de bureau ou le soir.



2.3. Préparation du corpus et de l'échantillon

On ne peut dans le cadre d'une commission d'étude élargie à la population générale, exiger le respect de modalités strictes de rédaction. Aussi, en vu d'obtenir un taux de participation maximal, on doit faire preuve de grande ouverture ; acceptant tout type d'intervention possible reliée de près ou de loin à la question de départ. Pour l'analyste, il importe toutefois de réaliser une préparation minimale du corpus et de l'échantillon. Cette étape vise essentiellement à :

1. Éliminer les parties non désirables pour l'analyse
2. Rendre le matériel dans un format standard et analysable

Dans l'étude de cas présentée plus loin, on précise que l'analyse porte exclusivement sur les contenus textuels. On éliminera donc les graphiques, les images et les tableaux. De plus, on éliminera toute partie constituant l'« emballage » (page titre, filligranes, pagination, ...). Comme on s'intéresse principalement à ce que dit l'auteur du mémoire, on peut décider d'éliminer les références à d'autres auteurs et les citations. Également, on peut considérer que la table des matières, la bibliographie et les annexes comme des éléments à exclure, étant donné que tout acteur n'en présente pas et que ces parties constituent indirectement l'« emballage ». Enfin, comme ces parties deviennent des répétitions de contenu, on doit porter attention aux sommaires et aux résumés.

La démarche présentée ici comporte une partie quantitative. Aussi, l'informatique joue un rôle essentiel dans le traitement des données lexicométriques et textuelles. Les mémoires constituant le corpus doivent être rendus dans une forme utilisable par les outils de traitement. On doit dans certains cas, constituer un seul fichier de compilation pour l'ensemble des mémoires et considérer la ligne de début et de fin de chaque mémoire. On doit également prendre soin de préserver certains éléments de la forme (délimitation des paragraphes, titre des sections, ...).

2.4. Analyse sémantique

L'analyse de contenu des mémoires telle qu'on l'aborde plus loin, reprend ces deux modes de classement que sont la catégorisation sémantique qui consiste à regrouper les thèmes selon qu'ils réfèrent à la même idée conceptuelle, et la catégorisation lexicale (Lavallée, Vincent, Ouellet et Garnier dans l'ouvrage sous la direction de Garnier et Doise, 2002). On complète les différentes catégories établies au préalable, à partir des résultats obtenu d'une exploration du corpus théorique.

Cette première étape que constitue l'analyse sémantique est essentiellement de nature qualitative. Au cours de cette étape, on produit le système catégoriel en même temps qu'on y classe les diverses propositions retenues. Il peut être opportun de procéder à un découpage préalable en vue de réaliser à un classement systématique. Toutefois, l'essentiel demeure ici, de prendre connaissance des éléments auxquels on accorde une certaine attention. Certains de ces éléments tiendront dans une chaîne



de quelques mots alors que d'autres ne deviendront perceptibles qu'à la lecture de phrases ou même de paragraphes complets.

On doit retenir un nombre suffisant de classes pour parvenir à rendre compte des différences observables. Toutefois, un nombre de classes trop élevé peut occasionner certaines difficultés pour les analyses ultérieures des données. De plus, le contenu des mémoires peut révéler une situation différente de ce qu'on aurait pu anticiper au départ. Des classes qu'on aurait pu avoir établi au départ à partir de modèles théoriques ou intuitifs, certaines peuvent demeurer vides alors que d'autres présenteront une richesse en regard du nombre de leurs propositions et de la diversité de ces dernières. On doit pouvoir s'ajuster aux spécificités du corpus à l'étude et ce, principalement à cette étape qu'est l'analyse sémantique.

2.5. Système catégoriel et analyse quantitative sur l'échantillon

On retient au terme de l'analyse sémantique, un certain nombre de propositions-types pouvant donner lieu de catégories sémantiques. On associera à chacune de ces catégories, un lexème ou une idée-centre ; un terme résumant l'idée de chacune de ces catégories retenues et dont on trouve des occurrences à l'intérieur des propositions appartenant aux catégories visées. Idéalement, dans l'ensemble des propositions appartenant à une catégorie donnée, on référera à l'idée générale de ces dernière tant au plan de la sémantique que du lexique. Autrement, il arrive qu'un ensemble de propositions réfèrent à une idée générale donnée sans jamais en faire mention de manière explicite. On devra alors vérifier la présence d'un terme de substitution à cette idée générale ; un terme présent dans l'ensemble des propositions donnant lieu à une telle situation.

Par la suite, on procède à l'enregistrement et au classement de l'ensemble des propositions de l'échantillon comportant en elles, l'occurrence du terme de l'une des idées-centres préalablement retenues. L'ensemble des propositions relatives à une idée-centre ou modalité constitue une liste de concordance (Lebart & Salem, 1988). On retient diverses formes admissibles de propositions ; la phrase, le paragraphe, la chaîne de mots, la chaîne de caractères. Relativement aux deux dernières formes de propositions, on doit considérer un nombre fixe de mots ou de caractères et la position du terme de l'idée centre dans cette chaîne (début, centre, fin).

Enfin, on procède à une lecture de chacune des propositions afin d'en valider l'appartenance effective à la classe visée. Par exemple, on retient l'idée « formation » pour l'aptitude de cette dernière à rendre compte de la logique-type industrielle de Boltanski, en tant que fondement théorique. À cet effet, on doit considérer l'idée « formation » en ce qu'elle se situe au centre de propositions qui rendent compte de l'importance d'améliorer les aptitudes professionnelles. Des propositions contenant cette idée en elles, on doit rejeter celles qui donnent un autre sens ou un sens incompatible à cette idée, ainsi que celles qui réfèrent à un tout autre fondement. Le terme technique appartenant au vocabulaire de la sylviculture « taille de formation », ou le terme « formation » en ce qu'il réfère à l'idée d'éduquer le public aux valeurs



sociales, constituent de bons exemples en ce sens. Également, on porte une attention aux termes réservés tels que « Centre de formation professionnelle ». Dans cet exemple, le terme formation fut davantage un incontournable pour la désignation d'un organisme, qu'une idée-centre en référence à un fondement. Et la désignation « Centre de formation professionnelle » ne réfère aucunement au fondement visé, ni à tout autre fondement de l'action. On rejette également les propositions dont l'idée-centre est présentée sous le vocable d'un nom propre. Ce dernier type d'indicateur présente un statut particulier que l'on doit considérer comme tel (Menard, 1983).

Les résultats de l'analyse semi-qualitative sur l'échantillon s'inscrivent à l'intérieur d'une table de concordance (Lebart & Salem, 1988) dans laquelle on retrouve les mémoires composant l'échantillon en abscisse et les fondements relatifs à un système de classement en ordonnée.

2.6. Établissement d'indicateurs lexicométriques

On considère les vocables ou indicateurs lexicométriques aux fins de la présente démarche méthodologique, en tant que simples formes graphiques (Menard, 1983) utilisées comme indices. Le sens donné aux mots ainsi retenus ne présente à cette étape, aucun intérêt scientifique. Au terme de l'analyse de l'échantillon, on observe pour certains mots, un phénomène de corrélation entre l'usage de ces derniers (fréquence, ordre, ...) et l'adhésion à l'un ou l'autre des fondements d'un même système de classification. Ce simple phénomène de corrélation suffit à établir le caractère indicateur des termes ainsi retenus et à en faire des instruments de mesure applicables au corpus.

Bien entendu, la longueur des textes influence directement l'usage des indicateurs lexicométriques (Menard, 1983) et donc, peut présenter un biais d'analyse important. Aussi, en ce qui concerne la fréquence dans l'usage des termes indicateurs, on doit considérer une fréquence relative. Il s'agit en fait, de considérer le rapport de la fréquence absolue sur la longueur de chaque texte analysé (nombre de mots, nombre de lignes, ...) (Lebart & Salem, 1988). Si la longueur du texte influence la fréquence d'usage d'un terme indicateur associé à un fondement, elle influence également et dans un même rapport, la fréquence d'usage d'un autre terme indicateur associé à un autre fondement. Autrement, on peut considérer un indice de fréquence relativement à l'usage des différents indicateurs lexicométriques entre eux et donc, la représentativité des fondements d'un même système entre eux (Chartier, 2003).

On procède également à cette étape, à une classification des propositions de l'échantillon selon la position de l'auteur sur l'idée (positive ou négative). D'autres critères peuvent s'ajouter (de qui est-il question, où, ...). Pour Chartier (2003), l'intérêt manifesté à une idée ou à une thématique réfère à la notion de politisation ou plus précisément, de partialité. L'engagement sur une question à travers l'acte de communication devient à lui-seul, la démonstration d'une intention, d'une motivation orientée (Mucchielli, 1991).



2.7. Analyse quantitative sur le corpus

Les indicateurs lexicométriques établis précédemment serviront à la détermination sur une base quantitative, de la référence aux différents fondements selon le mémoire. Il s'agit pour un système de fondements donné, de considérer le nombre d'occurrences de chaque indicateur lexicométrique et de procéder à une pondération qui tienne compte du coefficient de corrélation relatif à chacun. Ainsi, considérant un fondement donné comportant plusieurs indicateurs lexicométriques, ceux présentant un coefficient de corrélation plus grand seront d'avantage déterminants de la référence au fondement associé que les indicateurs présentant un coefficient plus faible.

2.8. Tests d'hypothèses

Les diverses analyses réalisées sur le corpus sont à cette étape, strictement de nature quantitative. Ces analyses permettent notamment d'observer les disparités entre les groupes sociaux et l'émergence de phénomènes représentationnels typés. Il s'agit ici, non pas d'expliquer un phénomène mais d'abord d'en établir l'existence.

Si la démonstration de l'existence d'un phénomène constitue une entreprise généralement réalisable, la démonstration inverse devient pour sa part, pratiquement impossible. Par exemple, la démonstration de l'inexistence de différences entre les systèmes d'idées impliquerait que l'on envisage toutes les possibilités et qu'on les étudie dans les moindres replis. Là encore on ne pourra jamais soutenir avec certitude que toutes les dimensions ont été considérées et étudiées. On peut s'attendre et espérer a priori, qu'au moins une situation permettra de confirmer l'hypothèse d'une différence d'ordre représentationnelle entre les acteurs, sans quoi l'étude usant de la présente démarche demeurerait définitivement un ouvrage inachevé.

En outre, démontrer l'existence d'un lien causal entre deux variables à partir d'un simple exercice statistique peut s'avérer difficile, voir impossible. Bien qu'envisagé dans la théorie, l'objectif de la présente démarche n'est pas de démontrer que l'appartenance à un groupe d'acteurs influence l'adhésion à des éléments de représentation plus qu'à d'autres mais seulement d'établir que les faits de l'appartenance à un groupe donné et celui de l'adhésion à un modèle représentationnel typé constituent des variables inter reliées. En inférence statistique, on tient compte de cette considération. Aussi, afin d'éviter cette difficulté logique relative à l'hypothèse selon laquelle il existe un lien direct entre deux variables, on considèrera au départ, l'hypothèse d'indépendance pouvant être infirmée. On considère donc l'hypothèse d'indépendance en tant qu'hypothèse nulle (H_0) et l'hypothèse de dépendance ou l'hypothèse de recherche (H_1). L'hypothèse nulle est celle qui sera soumise à la vérification.

On établit au préalable et à partir des indicateurs lexicométriques retenus, l'importance relative des fondements entretenus dans chacun des mémoires formant le corpus. On procède ainsi, en relevant pour chaque mémoire, le nombre d'occurrence de chacun des termes indicateurs. Le produit de la somme ainsi relevée



par le coefficient de corrélation enregistré lors de l'analyse de l'échantillon donne pour un élément de représentation, un facteur que l'on pourra éventuellement et à partir de l'ensemble des facteurs des autres représentations ainsi obtenus, convertir en un ratio.

On dispose l'ensemble des résultats établis précédemment, dans des tables de concordance. Ainsi, pour chaque système de fondements, et chaque système de classement des acteurs, on dispose les mémoires constituant le corpus en abscisse et les fondements en ordonnée. Tel que soulevé plus haut, la longueur du texte des différents mémoires ne doit pas influencer les résultats. En référence aux méthodes de Lickert et de Thurstone (Ghiglione & Matalon, 1998), on converti les données brutes de manière à obtenir une somme des résultats pondérés. Les mémoires ne présentant que des résultats nuls, sont soustraits de cette dernière partie.

Pour chaque groupe d'acteurs de chaque table de concordance, on établit la valeur moyenne de chaque fondement, l'écart-type ainsi que le nombre de mémoires retenus dans le groupe. Ces données deviennent essentielles à la réalisation des tests d'hypothèses. Les tests statistiques reposeront essentiellement sur une comparaison des ratios moyens, selon la loi normale de distribution des résultats (Ghiglione & Matalon, 1998). On vérifie pour chaque paire de groupes d'acteurs et pour chaque fondement, la probabilité qu'un fondement entreteenu par un individu d'un groupe puisse être entreteenu avec la même intensité, par un individu appartenant à un autre groupe. On considère ici, un $Z_{\text{limite}} = (|x_1 - x_2| - 0) / ((s_1^2 / (n_1 - 1)) + (s_2^2 / (n_2 - 1)))^{1/2}$. Ainsi, on rejette H_0 en regard de tout résultat qui excède la valeur retenue de Z_{limite} .



3. Étude de cas

On trouve au Québec, des commissions d'études sur une grande diversité de sujets. On retient à titre d'exemple aux fins du présent article, la dernière commission d'étude sur la gestion de la forêt du domaine public ; soit la Commission Coulombe. La forêt en tant que sujet d'étude, présente cet avantage qu'il interpelle une grande diversité d'acteurs sur l'ensemble du territoire Québécois. La forêt donne lieu à de grandes préoccupations relatives au développement régional ; des préoccupations d'ordre économique, environnemental mais également, social et culturel. L'*acceptabilité sociale* devient un incontournable dans la réussite des projets de mise en valeur des ressources. Walter Firey (1960) souligne en ce sens, la nécessité de considérer la faisabilité technique, la rentabilité financière et l'adoptabilité culturelle. Cette triade est aujourd'hui largement adoptée dans plusieurs champs d'exercice tels que l'agriculture, la foresterie et le développement rural. Bruce Shindler et ses associés ont pour leur part, présenté plusieurs conditions à l'*acceptabilité sociale* des pratiques forestières. Ils ont établi que les gens ne jugeaient pas seulement la forêt en regard de ce qui s'y trouve mais de ce qui explique l'état des choses (Bliss, 2000). Par exemple, les perturbations de causes naturelles passent généralement bien selon le discours populaire alors que la coupe totale tend à choquer l'opinion publique.

Les besoins de connaissances sur les aspects sociaux et politiques du domaine forestier prennent une grande importance à notre époque et dans les principaux champs de pratique du développement régional. D'ailleurs, la difficile mise en œuvre du concept de développement durable nous révèle que la gestion du patrimoine forestier et des multiples fonctions liées à la forêt subit de lourdes et de multiples pressions sociales venant de l'externe. Du fait que les espaces forestiers présentent un caractère multidimensionnel et multifonctionnel important, du fait qu'au Québec plus de 90% de ces espaces appartiennent à la collectivité et du fait que la forêt soit tributaire des valeurs sociales, on doit accorder à la question de l'*acceptabilité sociale* des pratiques forestières au Québec, une place de premier ordre dans le discours régional.

Les mémoires utilisés ici sont disponibles sur le site de la Commission d'Étude sur la Gestion de la Forêt Publique Québécoise (www.commission-foret.qc.ca). Les visiteurs peuvent télécharger ces mémoires.

3.1. Classement des émetteurs

Un classement des mémoires selon les types d'émetteurs qui les ont produit, permet de distinguer *ce qui est dit* en fonction de *qui le dit*. Laswell par exemple, produisait des tableaux regroupant d'une part, les émetteurs et d'autres, les sujets traités. Il parvenait ainsi, à établir de manière statistique, qui abordait les divers sujets et avec quelle intensité. La Commission Coulombe procède de la même manière, avec un classement des émetteurs selon quatre groupes ; soit les associations, les entreprises, les individus et les organismes municipaux.



Le classement retenu par les commissaires présente une répartition plutôt sommaire et inégale des acteurs. Au simple plan numérique, la classe « association » présente un poids relativement élevé par rapport aux autres classes. Ce système de classement présente également quelques zones grises. Par exemple, en quoi un ensemble de trois étudiants appartient-il à la classe individu (exemple des étudiants du CÉGEP de Rimouski) ? En ce sens, à quel moment un regroupement d'individus devient-il une association ? En outre, on présente un classement des acteurs sans en expliquer les bases.

Dubé pour sa part (2004), un chercheur ayant obtenu un mandat externe de recherche sur l'ensemble des consultations publiques portant sur la forêt au Québec, par la récente Commission Coulombe, offre un classement général des acteurs selon 12 groupes d'intérêts. Ce système de classement des émetteurs, bien qu'il répondait très bien aux besoins relatif à l'étude réalisée par Dubé (2004), il s'avère légèrement trop restreint pour le classement des émetteurs de la Commission Coulombe. Pour l'adapter, on a dû ajouter deux groupes ; soit les agriculteurs et le milieu entrepreneurial. Le tableau suivant présente une compilation des émetteurs selon le système bonifié de Dubé (2004).

Tableau 1: Classement des émetteurs selon le système bonifié de Dubé (2004)

Catégorie d'émetteurs	Nombre de mémoires
Agriculture	4
Association	5
Autochtones	11
Autres	43
Enseignement	16
Environnement	26
Faune	24
Forêt privée	24
Industrie	34
Milieu entrepreneurial	16
Mouvement coopératif	8
Récréotourisme	6
Région, monde municipal	55
Social et communautaire	12



On devrait normalement respecter une certaine démarche de classification des émetteurs basée sur des critères précis. Dubé lui-même, dans ces rapports d'études, ne présente aucune démarche formelle de classification des émetteurs. Toutefois, son approche que l'on pourrait qualifier d'intuitive, parvient à rendre un résultat qui n'inspire que très peu de confusion. En introduction de leurs mémoires, les émetteurs font généralement une courte présentation du groupe ou de l'organisation au nom de laquelle ils répondent. D'entrée de jeu, ils affichent assez clairement leurs couleurs et leur appartenance. Autrement, ils font état rapidement des intérêts précis qu'ils cherchent à défendre ou promouvoir et indirectement, de leur appartenance sociale. Toutefois, certains émetteurs produisent un mémoire à titre individuel et ne font aucune référence à aucun groupe. Plus encore, certains expriment clairement qu'on ne doit les considérer qu'en tant que citoyens agissant de leur seul chef. La catégorie « Autre » regroupe ces émetteurs.

Bien que Dubé ne présente aucune démarche formelle de classification pouvant être reprise par d'autres chercheurs, ses travaux relatifs aux commissions précédentes servent d'indicateurs. On remarque en effet que ce sont sensiblement les mêmes acteurs qui d'une commission d'étude sur la forêt à l'autre, présente un mémoire écrit. Ainsi, le tableau ci-haut reprend en grande partie, le classement des émetteurs réalisé par Dubé dans le cadre des commissions d'études précédentes.

D'autres systèmes de classement ont été établis ; soit un système basé sur les sphères d'intervention relatives au modèle de Parson et un autre basé sur le bénéfice implicitement recherché et un dernier basé sur l'usage de la forêt. Pour les fins du présent article, on se limitera à un seul mode de classement des émetteurs ; soit celui de Dubé. De l'ensemble des modes de classement considérés ici, celui de Dubé bonifié constitue à la fois le mode de classement le plus élaboré et le plus fidèle de la réalité rencontrée en regard du vaste champ de la forêt au Québec.

3.2. Modèles théoriques

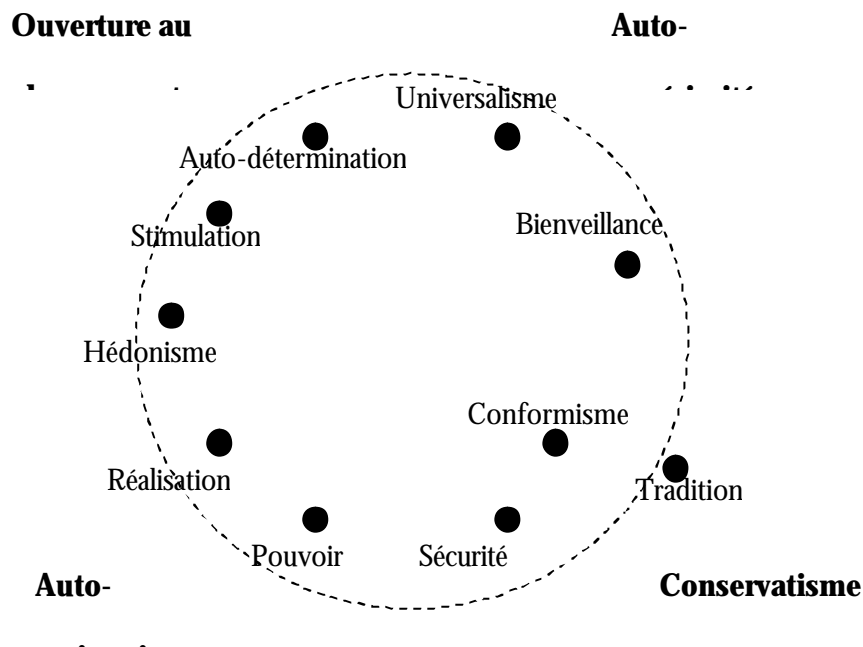
Tel que soulevé plus haut, on considère que les systèmes de classification des propositions doivent s'adapter au corpus à l'étude et non l'inverse. Toutefois, l'usage de modèles théoriques pour entamer une analyse sémantique offre plusieurs avantages dont celui de faciliter le classement des propositions. Également, il peut arriver que les résultats d'analyse offre une répartition relativement équilibrée en regard des modèles théoriques. De plus, l'usage de modèles théoriques guident la démarche d'analyse et enrichissent cette dernière d'instruments éprouvés et documentés.

3.2.1. Instrument de Schwartz

On distingue relativement à l'ensemble des valeurs humaines et ce, couvrant le vaste spectre des situations sociales des communautés humaines, dix valeurs-types de nature motivationnelle. Tel qu'élaboré par Schwartz et présenté au graphique 1, ces valeurs-types s'inscrivent dans une répartition quasi-circulaire. Le schéma cartésien

ainsi produit considère quatre cadrans donnant lieu à autant d'ensembles que sont l'ouverture au changement, le conservatisme, l'auto-supériorité et l'auto-majoration (Schwartz et Boehnke, 2004). D'après le modèle de Schwartz, la nature des motifs entre les valeurs varie selon la distance qui les sépare. Les valeurs types s'inscrivent sur un mouvement quasi-circulaire mettant en lumière un classement prioritaire de celles-ci entre elles, selon la position sur le graphique cartésien. Tel qu'on peut l'observer sur le graphique, la distance entre les valeurs et la distance de ces dernières au centre n'a rien d'arbitraire. La tradition par exemple, une valeur proche du conformisme, se révèle plus marginale et légèrement plus radicale que cette dernière. L'universalisme et la bienveillance se démarquent légèrement des autres, par leur unicité.

Graphique 1 : Instrument de Schwartz



Les dix valeurs types de Schwartz et leur description sont les suivantes :

- **Pouvoir** : Le statut social et le prestige, le contrôle sur les personnes et les ressources, l'autorité, l'image publique.
- **Réalisation** : Le succès personnel à démontrer une aptitude répondant à des standards sociaux.
- **Hédonisme** : Plaisir, bonheur, gratification.
- **Stimulation** : Défis, caractère novateur.
- **Universalisme** : Compréhension, appréciation, tolérance et protection pour le bien être de tous les hommes et tous les êtres vivants. Implique les principes de justice, d'équité et d'éthique.
- **Bienveillance** : Préservation et amélioration du bien être des proches (amis, parents, ...). Implique le dévouement, l'honnêteté, le pardon, la loyauté et le sens des responsabilités.
- **Tradition** : Le respect et l'acceptation des coutumes et des idées appartenant à la culture traditionnelle et à la religion. Implique humilité, dévouement et modération.



- **Conformisme** : Retenue dans les actions, les prédispositions et les impulsions de nature à créer un préjudice à autrui et à violer les attentes sociales et les normes établies. Implique discipline personnelle, honneur envers les parents et aînés et obéissance.
- **Sécurité** : Harmonie et stabilité de la société, des interrelations et pour soi. Implique sécurité pour la famille, pour le pays, l'ordre social, la propreté et l'échange de bons procédés.
- **Auto-détermination** : Créativité, curiosité, liberté, indépendance.

Il devient admis selon Schwartz, d'établir une mesure des liens de compatibilité entre les valeurs-types. On ne doit toutefois pour deux valeurs incompatibles et tel que démontré dans une étude récente, conclure qu'elles sont opposées. Il arrive parfois que des individus soutiennent de manière significative, l'ensemble des dix valeurs-types à la fois. Le modèle de Schwartz est repris par plusieurs auteurs, pour établir les systèmes de valeurs à l'égard de différents domaines tel que l'environnement. Schlutz et Zelezny (1999) par exemple, ont produit une étude sur les valeurs prédictives des attitudes sociales à l'égard de l'environnement.

L'instrument présenté et élaboré par Schwartz a été construit au moyen d'un sondage à partir duquel on demandait à des répondants d'indiquer sur une échelle graduée, l'importance qu'ils accordaient à un ensemble d'items-valeurs différents. Par la suite, chacun de ces items a été associé à l'une des dix valeurs de Schwartz. À partir d'un ensemble d'indicateurs statistiques dont le coefficient de corrélation entre chacune des paires de valeurs possible, on a établi la position relative de chaque valeur sur un schéma de type cartésien. Le degré de rapprochement des valeurs entre elles est fonction de leur coefficient de corrélation. Plus ce dernier est élevé et plus les valeurs sont rapprochées entre elles. Inversement, un coefficient de corrélation près de zéro ou négatif indique un faible rapprochement et même, une situation d'opposition.

3.2.2. Logiques-types de Boltanski

Relativement à un autre modèle théorique, en occurrence celui de Boltanski ; on distingue six modèles de vie en société. Ces modèles présentent chacun des principes et un système de justification qui leur sont propres. Le tableau 2 ci-bas offre un cadre descriptif de la réalité sociale propre aux individus et aux groupes d'émetteurs ayant présenté un mémoire.

Tableau 2 : Modèles de vie en société

Monde	Fondement de l'Accord	Comportements jugés dignes de considération	Objets activés
Civique	Recherche de l'intérêt général	Action collective avant l'intérêt personnel, primauté des valeurs du groupe sur celles des individus	Associations, organisations, procédures démocratiques détachées, lois et



			règles
Domestique	Respect de la position de chacun selon l'âge et le statut	Respect des hiérarchies naturelles (âge, traditions), considérer le groupe comme une famille, tolérance, bienveillance, être charitable, maintien de relations harmonieuses, préserver le secret du groupe	Hiérarchie discrète mais reconnue naturellement, signaler son identité, entretenir les relations (cartes de visite, cadeaux, lettres de remerciement, invitations, etc.)
Industriel	Volonté d'atteindre un résultat, atteindre plus d'efficacité et d'efficacé	Création d'objets utiles et efficaces, évaluation des capacités de chacun en vue d'une attribution des tâches, répondre au besoin du client, lutte à la non qualification et à la démotivation	Méthodes de travail, règles de fonctionnement afin que chacun connaisse bien son rôle, outils, techniques
Inspiré	L'expression du "moi" de chacun dans l'interaction	Permettre à chacun de s'épanouir, d'exprimer leurs vraies personnalités, donner libre court à l'imagination, encourager la quête de son identité, improviser, surprendre	Imaginaire, richesse intérieure, femmes et enfants pour ce qu'ils peuvent porter en eux
De l'opinion	Jugements réciproques sur la célébrité de chacun, regard et reconnaissance de l'autre	Affirmation d'une identité tangible, Accroître la visibilité devant la masse, dévoiler les secrets, accroître la transparence	Médias en général, objets permettant de se faire connaître du plus grand nombre de personnes
Marchand	Échange de biens et services en vue d'un profit, enrichissement personnel	Accroître sa richesse, acquérir des biens symbolisant la réussite, agir en battant, en gagnant, tirer avantage de toute situation, prendre des risques	Argent, biens échangeables, tout objet en vertu de sa valeur d'échange

Source : Dieu, 1999

3.3. Analyse de l'échantillon



Aux fins du présent article, ce sont les idées-centres de référence issues de l'analyse des propositions sous les filtres de l'instrument de Schwartz et des logiques-types de Boltanski, qu'on retient à titre d'éléments de différenciation et de regroupement des *représentations sociales et culturelles*. Les modèles de Schwartz et Boltanski ont servi de systèmes théoriques de classification des propositions et de point de départ à l'analyse sémantique.

L'analyse de contenu doit permettre de faire ressortir le sens des propos tenus mais plus encore, l'intention soutenant l'acte de communication. Cette intention s'observe notamment à travers les sujets amenés. La notion d'idée-centre rejoint en quelque sorte, celle de « sujet amené » ou d' « à propos ». Les idées-centres constituent des indicateurs aptes à rendre compte des fondements de l'action sociale, tels que définis théoriquement par Schwartz et Boltanski.

3.3.1. Analyse qualitative

Suite à la lecture des mémoires de l'échantillon, on retient au total, 538 propositions que l'on classe selon des idées-centres relatives aux différentes valeurs de Schwartz et aux logiques-types de Boltanski. Les Tableaux 3 et 4 donnent cette répartition selon les fondements théoriques.

Tableau 3 : Compilation des propositions relatives aux valeurs de Schwartz

Valeur de Schwartz	Nombre de propositions	
	Opinions	Comportements
Universalisme	6	18
Bienveillance	4	5
Conformisme	86	84
Tradition	1	2
Sécurité	47	152
Pouvoir	19	29
Réalisation	9	13
Hédonisme	0	3
Stimulation	11	6
Autodétermination	29	14

Tableau 4 : Compilation des propositions relatives aux logiques-types de Boltanski

Logique-type de Boltanski	Nombre de propositions
---------------------------	------------------------



	Opinions	Comportements
Monde civique	59	24
Monde domestique	0	0
Monde industriel	228	178
Monde inspiré	5	0
Monde de l'opinion	84	62
Monde marchand	18	6

3.3.2. Analyse semi-qualitative

On procède par la suite, à l'élaboration d'un lexique dont les termes serviront à localiser un ensemble de propositions susceptibles de rendre compte de l'un ou l'autre des fondements. Pour chacun des termes retenus, on enregistre toutes les sections de texte de l'échantillon dans laquelle elle se trouve. L'unité retenue consiste en une section dont on établit la longueur à 120 caractères répartis également de part et d'autre du terme servant de base d'enregistrement. Par la suite, chacune des propositions fait l'objet d'une vérification relative au sens qu'emprunte le terme dans la proposition et l'appartenance de cette dernière au fondement dont on cherche à vérifier la présence ou selon le cas, à un autre fondement. À la fin, on procède à un dénombrement des propositions dont le terme emprunte le sens qu'on lui prêtait au départ et rend compte du fondement que l'on cherche à valider. On considère cette étape de semi qualitative puisque le classement implique une certaine part de subjectivité mais dont les éléments retenus peuvent être quantifiés. On effectue la localisation des énoncés dans le texte échantillon et l'enregistrement de ces énoncés à l'aide d'un petit logiciel d'analyse lexicométrique tel que Simple Concordance.

Plus de 16 600 propositions ont été retenues pour fins de vérification. On retient pour les valeurs de Schwartz, 8840 propositions dont 4 589 respectent la condition du classement ; soit le sens retenu du terme et l'appartenance au fondement visé. Relativement aux logiques-types de Boltanski, on retient 7794 propositions dont 5 123 respectent la condition du classement. L'analyse de l'échantillon sous les filtres de l'instrument de Schwartz et des logiques-types de Boltanski a permise d'établir un relevé d'un ensemble de plus de 9 700 propositions valides pouvant être classées selon 363 thématiques différentes.

Tableau 5 : Compilation des résultats d'analyse semi qualitative des propositions relatives aux valeurs de Schwartz

Valeur de Schwartz	Nombre d'énoncés	Sens retenu	Attribué fondement visé
Universalisme	1070	1005	472
Bienveillance	334	317	69



Conformisme	3467	3196	2182
Tradition	100	100	100
Sécurité	2452	2200	910
Pouvoir	348	238	139
Réalisation	454	382	266
Hédonisme	8	6	6
Stimulation	378	370	317
Autodétermination	229	229	128

Tableau 6 : Compilation des résultats d'analyse semi qualitative des propositions relatives aux logiques-types de Boltanski

Logiques-types de Boltanski	de	Nombre d'énoncés	Sens retenu	Attribué fondement visé
Monde civique		489	404	165
Monde industriel		5637	5109	3605
Monde inspiré		22	22	18
Monde de l'opinion		1279	1231	1043
Monde marchand		367	350	292

3.4. Détermination des indicateurs lexicométriques

L'analyse semi-qualitative permet non seulement d'appuyer un ensemble d'idées centres retenues au terme de l'analyse qualitative mais également, de dresser le profil de l'ensemble des mémoires de l'échantillon en regard des valeurs de Schwartz et des logiques-types de Boltanski. Concrètement, elle permet d'établir un portrait de l'importance relative accordée aux différents fondements. À cette étape-ci, on pourrait déjà réaliser des tests d'hypothèse sur les résultats obtenus principalement de manière qualitative. Toutefois, ces tests ne pourraient être réalisés que sur l'échantillon. Si on accepte le caractère représentatif de l'échantillon et l'aptitude de ce dernier à rendre compte du corpus, on accepte également que des indicateurs considérés valides du comportement de l'échantillon puissent révéler le comportement du corpus également.

L'enregistrement d'indicateurs lexicométriques repose sur la valeur du coefficient de corrélation entre les différents termes d'un lexique et les fondements d'un système de classification donné. On réalise dans un premier temps, un relevé du nombre d'occurrences de chaque termes d'un lexique, pour chacune des unités d'enregistrement ; en occurrence les mémoires de l'échantillon. On obtient



concrètement, un tableau du nombre d'occurrences des différents termes pour chaque mémoire de l'échantillon. On reprend également un tableau du nombre de propositions retenues au terme de l'analyse semi-qualitative, pour chaque fondement d'un système de classification et pour chaque mémoire. La comparaison de chaque paire de valeurs du nombre d'occurrences d'un terme et du nombre de propositions retenues pour un fondement, d'un mémoire à l'autre ; permet d'évaluer dans quelle mesure l'utilisation de ce terme varie selon la référence au fondement et vice versa. Bref, il s'agit de repérer le lien entre l'utilisation répétée d'un terme et l'importance accordée à un fondement.

On considère un coefficient de corrélation de 0,7 et plus, suffisamment significatif (Gilles A., 1994 : 351). C'est-à-dire qu'au-delà de cette valeur, on reconnaît que deux termes varient de manière relativement proportionnelle l'un par rapport à l'autre. Un coefficient de -0,7 et moins est également significatif mais indique dans ce cas, que les éléments varient inversement l'un par rapport à l'autre. Par exemple, si on réalisait à répétition, un sondage sur une question donnée dont les seules réponses possibles et exclusives l'une par rapport à l'autre sont « oui » ou « non », le coefficient de corrélation entre la proportion de « oui » et de « non » pour un ensemble de sondages, bien que complètement inutile, serait forcément de -1,0 (l'un est inversement fonction de l'autre).

Les termes peuvent de manière individuelle, présenter un fort coefficient de corrélation avec un fondement. Également, les configurations de termes peuvent présenter un coefficient de corrélation supérieur à la valeur la plus élevée de l'un des termes de cette configuration. Afin de vérifier cette possibilité d'un fort coefficient de corrélation associé à une configuration de termes, on a retenu tous les termes dont le coefficient de corrélation avec l'un des différents fondements est supérieur à 0,6. Pour chaque fondement, on a comparé trois scénarios possibles et retenu celui dont le coefficient de corrélation était le plus élevé. Lorsque deux scénarios présentaient un même résultat, on choisissait celui qui impliquait le plus grand nombre de termes-indicateurs. Ces trois scénarios sont :

- Le terme le plus fortement corrélé
- L'ensemble des termes dont le coefficient de corrélation est égal ou supérieur à 0,7
- L'ensemble des termes dont le coefficient de corrélation est égal ou supérieur à 0,6

Les tableaux 7 et 8 présentent pour chacune des valeurs de Schwartz et des logiques-types de Boltanski, le terme ou la configuration de termes retenue en regard d'un coefficient de corrélation que l'on cherche à maximiser et le coefficient de corrélation correspondant.

Tableau 7 : Sommaire des résultats de l'analyse semi-qualitative et indicateurs lexicométriques (instrument de Schwartz)



	Universalisme	Bienveillance	Conformisme	Tradition	Sécurité	Pouvoir	Réalisation	Hédonisme	Stimulation	Autodétermination
Total des propositions	472	69	2170	60	897	126	266	5	274	93
Proportion des mémoires	77%	42%	97%	16%	92%	59%	78%	4%	75%	30%
Indicateurs lexicométriques et coefficients de corrélation										
adeptes									0,65	
amateurs									0,64	
aménagement			0,62							
auteurs									0,65	
bandes									0,61	
bélanger									0,63	
biodiversité	0,81									
boisée									0,65	
boisées									0,65	
bonheur									0,65	
camping									0,65	
canot									0,65	
canotables									0,65	
canotage									0,66	
canot-camping									0,64	
canoteurs									0,65	
certification			0,63							
chablis									0,65	
chalets									0,62	
condamnation									0,65	
conservation	0,84									
dangers									0,68	
décentralisation										0,90
décès									0,65	
dégradation									0,64	
diversité	0,74									
dominante									0,65	
eau	0,77				0,75					
écotourisme									0,62	
écotouristiques									0,62	
enthousiasme								0,81		
environnementaux			0,65							
érosion					0,71					



rivières									0,62	
sauvage									0,62	
sauvages									0,64	
sécurité									0,65	
sédiments	0,70									
sensibilité									0,65	
sentiers									0,63	
site									0,63	
titulaires			0,73							
tourisme									0,64	
touristes									0,65	
touristiques									0,63	
uicn	0,76									
vierge									0,63	
vierges	0,74									
visiteurs									0,62	
visuel									0,62	
visuellement									0,65	
wwf			0,64							
Coefficient de corrélation d'ensemble	0,94	0,74	0,89	0,94	0,77	0,63	0,71	0,81	0,72	0,90

Tableau 8 : Sommaire des résultats de l'analyse semi-qualitative et indicateurs lexicométriques (Logiques-types de Boltanski)

	Monde civique	Monde industriel	Monde inspiré	Monde de l'opinion	Monde marchand
Total des propositions	252	2330	75	2306	155
Proportion des mémoires	72%	100%	25%	99%	47%
Indicateurs lexicométriques et coefficients de corrélation					
Secteur		0,70			
Économiques		0,68			
Forestier		0,60			
identité			0,94		
information				0,80	
vulgariser				0,72	
produit					0,78
marché					0,89
Prix					0,84
Coefficient de corrélation d'ensemble	0,65	0,73	0,94	0,82	0,97



Relativement aux valeurs de Schwartz, le pouvoir n'a présenté un coefficient de corrélation suffisamment élevé avec aucun terme des différents lexiques ni avec aucune configuration de termes. On ne peut donc retenir cette valeur lors de l'analyse ultérieure du corpus. Il en est de même pour le monde civique des logiques-types de Boltanski.

3.5. Analyse du corpus

L'analyse du corpus constitue la dernière étape de la démarche méthodologique. Un dénombrement des occurrences de chaque indicateur lexicométrique dans chacun des mémoires du corpus, permet d'établir le niveau de référence relatif à chacun des fondements théoriques. Encore une fois, il importe de considérer le caractère relatif des fondements d'un même système entre eux et non l'importance absolue de chaque fondement en regard du seul dénombrement des indicateurs lexicométriques. Aussi, pour les fondements dont la mesure repose sur plusieurs indicateurs, on doit considérer le coefficient de corrélation mesuré lors de l'analyse de l'échantillon. Pour un fondement donné par exemple, considérant un fondement x présentant un coefficient de corrélation de 0,9 et un autre fondement y présentant un coefficient de corrélation de 0,7 ; la valeur du fondement s'établirait comme suit : $((\text{nbr } x * 0,9) + (\text{nbr } y * 0,7)) / \text{nbr total}$. Les tableaux 9 et 10 donnent le sommaire des résultats de l'analyse du corpus selon les modèles théoriques de Schwartz et de Boltanski.

Tableau 10: Sommaire des résultats de l'analyse du corpus (logiques-types de Boltanski)

	Monde industriel	Monde inspiré	Monde de l'opinion	Monde marchand
Agriculture				
Moyenne (%)	21%	23%	7%	49%
Écart-type (%)	9%	46%	14%	36%
Nombre	4	4	4	4
Association				
Moyenne (%)	40%	0%	58%	2%
Écart-type (%)	23%	0%	23%	3%
Nombre	5	5	5	5
Autochtones				
Moyenne (%)	40%	40%	13%	7%
Écart-type (%)	42%	47%	18%	15%
Nombre	11	11	11	11
Autres				
Moyenne (%)	33%	6%	15%	42%
Écart-type (%)	33%	22%	28%	37%
Nombre	43	43	43	43
Enseignement				
Moyenne (%)	61%	5%	21%	13%
Écart-type (%)	37%	22%	30%	17%
Nombre	16	16	16	16
Environnement				
Moyenne (%)	46%	0%	30%	20%
Écart-type (%)	26%	0%	32%	24%
Nombre	26	26	26	26
Faune				
Moyenne (%)	60%	0%	19%	12%
Écart-type (%)	40%	0%	31%	23%
Nombre	24	24	24	24
Forêt privée				
Moyenne (%)	36%	0%	6%	57%
Écart-type (%)	22%	0%	12%	23%
Nombre	24	24	24	24
Industrie				
Moyenne (%)	42%	0%	21%	37%
Écart-type (%)	26%	0%	28%	31%
Nombre	34	34	34	34
Milieu entrepreneurial				
Moyenne (%)	49%	0%	13%	39%
Écart-type (%)	35%	0%	26%	37%
Nombre	16	16	16	16
Mouvement coopératif				



	<i>Moyenne (%)</i>	72%	0%	5%	23%
	<i>Écart-type (%)</i>	34%	0%	13%	34%
	<i>Nombre</i>	8	8	8	8
Récréotourisme					
	<i>Moyenne (%)</i>	79%	15%	0%	6%
	<i>Écart-type (%)</i>	39%	36%	1%	11%
	<i>Nombre</i>	6	6	6	6
Région, monde municipal					
	<i>Moyenne (%)</i>	51%	3%	30%	16%
	<i>Écart-type (%)</i>	33%	17%	33%	23%
	<i>Nombre</i>	55	55	55	55
Social et communautaire					
	<i>Moyenne (%)</i>	43%	0%	13%	45%
	<i>Écart-type (%)</i>	36%	0%	24%	35%
	<i>Nombre</i>	12	12	12	12

La toute dernière étape de la démarche méthodologique consiste en un test d'hypothèse réalisé pour chacune des paires de groupes d'acteurs possibles et pour chacun des fondements théoriques. On considère en premier lieu, que les résultats suivent une distribution normale. On considère également un niveau de signification $\alpha = 0,05$ et donc, un $Z_{\text{limite}} = (|x_1 - x_2| - 0) / ((s^2_1 / (n_1 - 1)) + (s^2_2 / (n_2 - 1)))^{1/2} = 1,96$. Ainsi, on rejette H_0 en regard de tout résultat qui excède 1,96. Les tableaux 11 et 12 donnent les résultats selon lesquels on doit rejeter l'hypothèse nulle.

Tableau 11 : Cas de rejet de l'hypothèse nulle (valeurs de Schwartz)

	Tradition	Bienveillance	Conformisme	Sécurité	Universalisme	Réalisation	Autodétermination
Autres vs. Agriculture		2,21					
Région, monde municipal vs. Agriculture							2,82
Autochtones vs. Association	2,47						
Région, monde municipal vs. Association							2,82
Autres vs. Autochtones	2,22						
Enseignement vs. Autochtones	2,11						
Environnement vs. Autochtones	2,43						
Faune vs. Autochtones	2,47						
Forêt privée vs. Autochtones	2,47		2,48				
Industrie vs. Autochtones	2,47		2,45				
Milieu entrepreneurial vs. Autochtones	2,09						



Mouvement coopératif vs. Autochtones	2,47					
Récréotourisme vs. Autochtones	2,47					
Région, monde municipal vs. Autochtones	2,42					2,82
Social et communautaire vs. Autochtones	2,47					
Région, monde municipal vs. Enseignement						2,13
Mouvement coopératif vs. Environnement				2,44		
Région, monde municipal vs. Faune						2,82
Région, monde municipal vs. Forêt privée						2,82
Région, monde municipal vs. Récréotourisme						2,82

Tableau 12 : Cas de rejet de l'hypothèse nulle (logiques-types de Boltanski)

	Monde industriel	Monde inspiré	Monde de l'opinion	Monde marchand
Autres vs. Association				3,15
Forêt privée vs. Association			2,07	4,24
Industrie vs. Association				2,75
Milieu entrepreneurial vs. Association				2,07
Récréotourisme vs. Association			2,38	
Social et communautaire vs. Association				2,19
Autres vs. Autochtones				2,27
Forêt privée vs. Autochtones				3,20
Enseignement vs. Autres				2,04
Faune vs. Autres				2,16
Récréotourisme vs. Autres				2,05
Région, monde municipal vs. Autres				2,28
Forêt privée vs. Enseignement				3,06
Forêt privée vs. Environnement				2,68
Récréotourisme vs. Environnement			2,53	
Forêt privée vs. Faune				3,21



Récréotourisme vs. Forêt privée				2,89
Région, monde municipal vs. Forêt privée			2,21	3,50
Récréotourisme vs. Industrie			2,04	
Région, monde municipal vs. Récréotourisme			3,36	

4. Applications

La démarche méthodologique présentée ici permet d'aborder l'étude des représentations sociales et culturelles dans l'optique de comparer les groupes d'émetteurs entre eux. À priori, l'étude de cas permet d'établir que l'appartenance sociale influence l'adhésion à l'un ou l'autre des fondements théoriques de l'action sociale. De manière élargie, une telle étude permet de démontrer que l'appartenance sociale influence l'adhésion à l'un ou l'autre des systèmes d'idées reconnus dans un champ donné. De manière plus spécifique, une telle démarche permet d'une part, d'établir quels sont les groupes d'émetteurs les plus marginaux ou les plus centraux en regard des divers systèmes d'idées à l'étude et d'autre part, d'établir quels sont les systèmes d'idées qui prêtent le plus au débat ou qui prêtent le plus au consensus.

La position occupée à l'égard des différents fondements conditionne le pouvoir d'influence des acteurs. Ainsi par exemple, un acteur situé au centre d'un réseau pourra plus facilement qu'un autre acteur situé en périphérie, prendre un rôle de leader (Mucchielli, 1991). Dans un même ordre d'idées, on peut s'attendre d'un acteur qui adhère moyennement à un fondement donné, qu'il présente une disposition lui permettant de jouer un rôle de médiateur ou d'intermédiaire entre deux autres acteurs occupant des positions plus extrêmes et opposées. Tout comme les acteurs occupent des positions différentes dans le vaste réseau des communications, les idées et les systèmes d'idées occupent également des positions différentes sur la vaste toile des représentations sociales et culturelles. Dans un même ordre d'idées, on peut admettre que certains éléments de représentation parviennent à jouer un rôle de médiation ou de « passerelle ».



Références

- Abric J.-C. (2003). *Méthodes d'étude des représentations sociales*, Érès, Ramondville St-Agne, 295 p.
- Accardo A., & Corcuff, P. (1986). *La sociologie de Bourdieu*, Le Mascaret, Bordeaux, 247 p.
- Angers P., & Bouchard, C. (1990). *L'activité éducative. Le jugement, les valeurs et l'action*, Les Éditions Bellarmin, 233 p.
- Blais M. (1983). *L'anatomie d'une société saine*, Fides, Montréal, 245 p.
- Blais M. (1980). *L'échelle des valeurs humaines*, Fides, Montréal, 217 p.
- Bliss J. C. (décembre 2000). "Public perceptions of clearcutting", *Journal of forestry*, vol. 98, no. 12, pp. 4-8
- Boudon R., Demeulenaere P. & Viale, R. (ouvrage sous la direction de). (2001). *L'explication des normes sociales*, PUF, Paris, 278 p.
- Boudreault P. (2004). "The man – nature relationship and environmental ethics", *Journal of environmental radioactivity*, no. 72, pp. 9-15
- Campeau R. Sirois M. Rheault É. & Dufort N. (1998). *Individu et société – Introduction à la sociologie – 2^e édition*, Gaétan Morin Éditeur ltée., Montréal, 434 p.
- Chartier L. (2003). *Mesurer l'insaisissable. Méthode d'analyse du discours de presse.*, Presses de l'Université du Québec, Ste-Foy, 263 p.
- de Bonneville J. (2000). *L'analyse de contenu des médias - de la problématique au contenu statistique*, DeBoeck Université, Paris, 451 p.
- Desjeux D. & Péquignot, B. (ouvrage sous la direction de). (1993). *Valeurs et changements sociaux*, L'Harmattan, Paris, 158 p.
- Dieu A.-M. (1999). *Valeurs et associations – Entre changement et continuité*, L'Harmattan, Montréal, 319 p.
- Dubé R.A., Chabot C. Lortie, B. & Pomerleau R. (2004). *Bilan sommaire des consultations publiques des dernières années*, 78 p.
- Firey W. (1960). *Man, mind and land*, Glencoe, 256 p.
- Flament C. & Rouquette M.-L. (2003). *Anatomie des idées ordinaires – Comment étudier les représentations sociales*, Armand Colin, Paris, 175 p.



- Fortier C. (1997). *Les individus au cœur du social*, PUL, Ste-Foy, 467 p.
- Garnier C. & Doise W. (ouvrage sous la direction de). (2002). *Les représentations sociales. Balisage du domaine d'études*, Éditions Nouvelles, Montréal, 303 p.
- Gendron C. & Dumas B. (1999). *Les sciences sociales de l'environnement*, (dans l'ouvrage sous la direction de Dumas B., Raymond C. et Vaillancourt J.-G.), PUM, Montréal, 210 p.
- Ghiglione R. & Matalon B. (1998). *Les enquêtes sociologiques. Théories et pratique. 6^e édition*, Armand Colin, Paris, 301 p.
- Gilles A. (1994). *Éléments de méthodologie et d'analyse statistique pour les sciences sociales*, McGraw-Hill, St-Laurent, 571 p.
- Habermas J. (1993). *L'espace public*, Payot, Paris, 325 p.
- Habermas J. (1987). *Théorie de l'agir communicationnel*, Fayard, Paris, 448 p.
- Hardin R. (1982). *Collective action*, Johns Hopkins University Press, Baltimore, 248 p.
- Jacques F. (1982). "Coopération et valeurs de civilisation", *Le Projet coopératif québécois : un projet social?*, dans l'ouvrage sous la direction de Laflamme M., Gaëtan Morin éditeur, Chicoutimi, pp. 1-34
- Lebart L. & Salem A. (1988). *Analyse statistique des données textuelles*, Dunod, Paris, 209 p.
- Menard N. (1983). *Mesure de la richesse lexicale*, Slatkine – Champion, Paris, 177 p.
- Mendras H. & Étienne, J. (1996). *Les grands auteurs de la sociologie. Tocqueville, Marx, Durkheim, Weber*, Hatier, Paris, 190 p.
- Moliner P. (ouvrage sous la direction de). (2001). *La dynamique des représentations sociales*, PUG, Grenoble, 303 p.
- Moliner P. (1996). *Images et représentations sociales – De la théorie des représentations à l'étude des images sociales*, Presses universitaires de Grenoble, Grenoble, 158 p.
- Mucchielli A. (1991). *Les situations de communication*, Eyrolles, Paris, 131 p.
- O'Riordan T. (1981). *Environmentalism*, Pion Limited, London, 409 p.
- Rocher G. (1992). *Introduction à la sociologie générale – Troisième édition*, Éditions Hurtubise HMH, Montréal, 685 p.
- Rouquette M.-L. (1998). *La communication sociale*, Dunod, Paris, 116 p.



Sanner M. (1999). *Modèles en conflit et stratégies cognitives*, De Boeck Université, Paris, 196 p.

Schultz P. W., & Zelezny L. (1999). "Values and predictors of environmental attitudes: Evidence for consistency across 14 countries", *Journal of environmental psychology*, no. 19, pp. 255-265

Schwartz S. H. & Boehnke K. (2004). "Evaluating the structure of human values with confirmatory factor analysis", *Journal of research in personality*, no. 38, pp. 230-355

Winnicott D.W. (1988). *Conversations ordinaires, Connaissance de l'inconscient*, Gallimard, Mayenne, 308 p.

NOTE IMPORTANTE

Si vous désirez citer ce document, nous vous prions de bien vouloir utiliser la référence complète dans le format suivant :

Filion, Martin, « Les représentations sociales et culturelles. ». *Textes de méthodologie*, 2005-01. En ligne.

< <http://www.chaire-cd.ca> >.